

ANNALES

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

N^o XXXII.

TRAITEMENS.

Traitement magnétique fait par mademoiselle Deb..., sous la direction de M. Duchier.

Le 16 février 1814, Sophie, âgée de dix-neuf ans, accompagna mademoiselle Delé..., sa maîtresse, qui venait passer la soirée chez moi. Cette jeune personne portait le bras gauche en écharpe, depuis environ un mois, qu'un lit à armoire, dans lequel elle couchait, s'était abattu sur elle. Le bras avait été tellement froissé, qu'elle ne pouvait s'en aider; elle y éprouvait de vives douleurs au moindre attou-

chement; elle avait, en outre, trois doigts privés de tout mouvement.

Mademoiselle Deb..., ma parente, qui n'avait jamais magnétisé, mais qui en avait une grande envie, lui proposa de la magnétiser : elle y consentit, et, au bout de cinq à six minutes, Sophie se trouva en crise. Elle vit, dans cette première séance, qu'elle avait des nerfs dérangés qui l'empêchaient de remuer les doigts; elle ne voulut plus continuer les remèdes qu'elle faisait par l'ordonnance de M. Dubois, et elle dit qu'il fallait qu'elle allât trouver, le lendemain, le gendre de Valdajou, pour qu'il lui remît ses nerfs; que sans cela elle resterait estropiée.

Après quelques momens de silence, on remarqua dans ses traits un air d'effroi, et on vit couler des larmes sur ses joues. Questionnée à ce sujet, elle répondit : J'ai la poitrine pleine de sang, et j'ai, auprès du cœur, une boule plus grosse que le poing : elle m'étouffera. Ce fut inutilement qu'on chercha à la tranquilliser. Elle persista à dire qu'il était impossible qu'elle guérît; que cette maladie était trop ancienne : qu'il y avait deux ans et demi que ce sang se ramassait; que cette boule était composée de sang caillé qui avait acquis

une grande dureté.—Comment cette maladie vous est-elle venue? — C'est après une peur que l'on m'a faite, dans un temps critique : je ne suis point, ou presque point réglée depuis. Elle demanda à être magnétisée tous les deux jours à six heures du soir, et on la réveilla après l'avoir laissée deux heures et demie en crise, sans qu'elle s'aperçût, à son réveil, qu'elle eût dormi.

Sa maîtresse nous dit, qu'en effet Sophie était sujette à des étouffemens, pour peu qu'elle marchât vite, ou qu'elle montât des escaliers, et qu'elle avait été plusieurs fois sur le point de la renvoyer, dans la crainte qu'elle ne mourût subitement chez elle.

Le 18, elle se trouva très-bien du traitement que lui avait fait la veille, le gendre de Valdajou, et de l'usage d'un peu de pommade qu'il lui avait donné. Elle se prescrivit une saignée au bras gauche, pour le mercredi 25, et elle demanda à être magnétisée pendant deux heures à chaque séance. Elle se plaignit, dans celle-ci, d'un violent mal d'estomac qu'elle éprouvait fréquemment en état de veille, et qu'elle attribua à la grande quantité de sang qui s'y portait habituellement. Cette douleur cessa promptement en la magnétisant sur cette

partie. A son réveil, elle ne se douta point encore qu'elle eût dormi.

Le 20, elle confirma la nécessité d'une saignée pour le 23, la regardant comme indispensable pour la débarrasser d'une grande quantité de sang extravasé qu'elle avait dans la poitrine : elle assura qu'il lui faudrait, en outre, une saignée au pied ; mais qu'elle en indiquerait l'époque. Elle annonça qu'elle aurait ses règles le 27, mais qu'elles seraient peu abondantes ; qu'elle cracherait le sang le même jour, et que ce crachement durerait quatre à cinq jours. Elle recommanda de l'en prévenir lorsqu'elle serait réveillée., parce que, dans son état naturel, elle était frappée de l'idée qu'elle était poitrinaire, et que cette idée se fortifierait encore en voyant ce crachement de sang. Elle assura qu'il lui ferait beaucoup de bien, et qu'il n'y avait que ce moyen de débarrasser sa poitrine.

On convint alors de lui dire qu'elle était somnambule, et pour mieux l'en convaincre, on lui fit écrire un remède qu'elle s'était ordonné pour son bras. A son réveil, il ne fallut rien moins qu'un pareil témoignage pour la persuader.

Le 22, elle indiqua M. Boyer pour lui faire

la saignée au bras gauche qu'elle s'était prescrite : elle dit qu'il fallait qu'elle fît encore retoucher son bras au gendre de Valdajou. Elle commençait, néanmoins, à remuer un peu les trois doigts qui, auparavant, étaient entièrement privés de mouvement ; mais ce n'était qu'avec une grande difficulté.

Le 23, M. Boyer la saigna, et lui dit : Il était temps de vous faire saigner, et vous avez besoin de l'être fréquemment. Venez, dans quelques jours, je vous saignerai au pied : elle alla aussi faire retoucher son bras au gendre de Valdajou.

Le 24, elle vit que sa boule était diminuée de moitié. Elle prétendit qu'elle remuait quand on la magnétisait, et qu'elle se ramollissait, ce qui lui fit concevoir l'espoir de guérir ; mais, ajouta-t-elle, pour détruire cette boule, il faudra que l'on me tire beaucoup de sang.

Le 26, son bras allait beaucoup mieux : elle sentait que ses nerfs s'allongeaient quand on la magnétisait ; c'était, en effet, ce qui pouvait lui arriver de plus heureux, car son bras s'était raccourci, et elle éprouvait un tiraillement jusque dans le cou, qui faisait craindre qu'il ne se retirât davantage. Elle dit qu'il serait

guéri dans quinze jours. Elle assura qu'elle cracherait le sang le lendemain, et qu'elle aurait ses règles, qui ne couleraient que deux jours. Au lieu de la saignée au pied qu'elle s'était indiquée, elle s'ordonna, pour le 29, quatre sangsues à chaque pied, et qu'il fallait qu'elle laissât couler le sang pendant trois heures, après qu'elles seraient tombées.

Le crachement de sang et les règles ont eu lieu le 27. Le 28, elle se plaignit, étant en crise, de souffrir beaucoup de l'estomac et de la poitrine, qu'elle dit être pleine de sang caillé, ce qui la faisait respirer avec difficulté. Sa boule était tellement encombrée de ce sang, qu'elle ne pouvait la voir. Après s'être fait magnétiser pendant quelque temps, d'une manière qu'elle indiqua, elle s'écria : Oh ! un gros morceau de sang caillé qui vient de se détacher de ma poitrine. — Comment est-il donc gros ? — Plus qu'un œuf. — Cela vous fait-il du bien ? — Beaucoup : ça forme un vide qui fait que je respire avec plus de facilité ; maintenant, je suis bien mieux. Elle recommanda de ne pas manquer de lui faire appliquer, le lendemain, huit sangsues aux pieds. Ses règles devaient être alors entièrement arrêtées. Elle s'ordonna une tisane faite avec

la fleur de tilleul et la feuille d'oranger.

Dans sa crise du 2 mars, elle dit que l'application des sangsues avait produit un fort bon effet ; sa poitrine se trouva dégagée par le sang qu'elle avait craché, et devait l'être entièrement par celui qu'elle cracherait encore dans la journée, et dans celle du lendemain ; mais sa boule était redevenue aussi grosse que la première fois qu'elle l'avait vue, ce qu'elle attribua à une altercation qu'elle avait eu avec une voisine, après l'application des sangsues ; elle sentit le sang qui lui montait à la tête, et cette révolution fit grossir sa boule. Au reste, ajouta-t-elle, mes règles reviendront ce soir à dix heures ; elles couleront pendant deux jours, et cela me soulagera. J'aurai la colique cette nuit, mais il n'en résultera pas de mauvais effets.

Les règles ont reparu à dix heures du soir, et elle a eu dans la nuit une colique assez forte. Le 2, la boule n'avait pas diminuée, mais il lui restait peu de sang dans la poitrine, et ce qui en restait n'était point caillé. Le crachement avait cessé la veille ; elle s'ordonna de boire du vin d'absinthe pour diminuer sa boule et la débarrasser tout à fait du sang qu'elle avait encore dans la poitrine.

sans discontinuer l'usage de la tisane qu'elle s'était prescrite précédemment.

Le 6, elle toussait beaucoup; on la crut enrhumée. Non, dit-elle, c'est le sang qui m'occasionne cette toux; j'aurai la fièvre cette nuit; elle durera peu, mais elle suffira pour détruire la toux. Le 8, elle nous dit qu'elle avait eu la fièvre pendant les deux dernières nuits et qu'elle l'aurait encore durant huit nuits consécutives, parce qu'elle avait bu de l'eau froide pendant le premier accès, et que sa guérison en serait retardée d'autant; que cela la fatiguerait beaucoup, et que sa toux persisterait.—Pourquoi ne nous avez vous pas prévenu qu'il fallait vous défendre de boire? — Vous ne me l'avez pas demandé. — Il faut donc vous demander tout? — Oui. — Ne pourriez-vous pas trouver un moyen d'empêcher la fièvre de revenir? — Non: il n'y en a point. Je serai très-altérée, mais il ne faut pas que je boive pendant la nuit; recommandez-le moi bien; pendant le jour, je prendrai de la tisane faite avec un demi-paquet de chiendent et cinq feuilles de bourrache bouillis dans une pinte d'eau: je continuerai l'usage de mon vin d'absinthe et de mon infusion de tilleul et

de feuilles d'orangers. Il faut que je boive chaud, sur-tout en me couchant.

Dans cette séance, Sophie a été mise en rapport avec quelques personnes malades; non-seulement elle a spécifié leurs maux, mais elle a, en outre, indiqué les remèdes qu'ils avaient faits; elle a approuvé les uns, blâmé les autres, et en a ordonné de nouveaux.

Comme on s'aperçut que dans son état de veille, elle ne paraissait pas bien disposée à se priver de boire, dans le cas où elle serait aussi altérée qu'elle l'avait été les précédentes nuits, mademoiselle Delé... prit la sage précaution de mettre sous clefs toute l'eau de sa maison, pendant le temps que devait durer cette fièvre, et Sophie a avoué chaque jour, que, sans cela, elle n'aurait pas résisté à la soif ardente qu'elle éprouvait.

Le 10, la boule avait toujours la même grosseur; je m'occuperai, dit-elle, quand ma fièvre sera passée, des moyens de m'en délivrer; je transpirerai beaucoup demain matin, au déclin de la fièvre, mais il ne faut pas que je change de linge. Je resterai au lit jusqu'à ce que cette transpiration soit passée. Elle consulta quelques personnes, qui furent très-surprises de sa clairvoyance.

Le 12, elle se trouva très-fatiguée; on lui en demanda la raison. — C'est que j'ai eu hier un redoublement de fièvre. — Vous n'aviez pas dit qu'elle dût être plus forte? — Vous ne me l'avez pas demandé. — De quelle manière l'aurez-vous ce soir? — Elle me prendra à dix heures par des frissons, comme à l'ordinaire, et je la garderai jusqu'à onze heures du matin, sans redoublement. Il faut que je ne boive ni ne mange pendant l'accès, et que je mange très-peu quand il sera passé. Demain, elle me prendra en chaud à cinq heures du soir, et elle ne me quittera qu'à midi; j'aurai des redoublemens, et il en sera de même de deux jours l'un. — Voyez-vous votre boule? — Oui: elle est toujours de la même grosseur; mais la fièvre l'a ramolie; quand je n'aurai plus la fièvre, je vous indiquerai comment il faudra me magnétiser pour la faire tomber. Je prévois qu'alors je souffrirai beaucoup: mais il n'est pas encore temps d'y penser. — Quand serez-vous quitte de votre fièvre? — Pourvu que je ne boive ni ne mange pendant les accès, et que je ne change point de linge après avoir transpiré, j'en serai débarrassée mercredi. — Avez-vous quelques remèdes à faire d'ici à cette époque? — Oui: il faut que je me

fasse saigner au pied gauche lundi. — Par qui vous ferez-vous saigner? — Par M. Boyer. — A quelle heure? — Neuf heures du matin. — Comme M. Boyer est fort occupé, voyez s'il pourra vous saigner lundi à neuf heures? — (Après un moment de réflexion.) Non, il ne le pourra pas. On viendra le matin le chercher pour une dame qui demeure rue des SS.-Pères, et qui a bien besoin de son secours : il ne faut pas compter sur lui. — Par qui vous ferez-vous donc saigner? — Eh bien, je me servirai du chirurgien qui loge dans notre maison ; il aura le temps, celui-là.

Mise en crise le 14, elle dit : Je suis bien oppressée; on n'a pu me saigner ce matin. J'ai les pieds trop gras; le sang n'a pu sortir, et dès que l'heure que j'avais indiquée pour cette saignée a été passée, mon sang a remonté dans ma poitrine, et il y en a maintenant une assez grande quantité pour m'empêcher de voir ma boule. Puisqu'on n'a pas pu me saigner au pied, il faut que demain, à neuf heures du matin, on me saigne au bras droit. — Par qui vous ferez-vous faire cette saignée? — (Après avoir réfléchi.) Par la sœur Marie. — Quelle est cette sœur Marie, et où demeure-t-elle? — C'est une sœur hospitalière,

rue de Sèvres. — Combien faudra-t-il vous tirer de sang? — Trois palettes. — Voyez-vous maintenant quand vous serez guérie? — Je le verrai quand j'aurai été saignée, et que je n'aurai plus la fièvre.

Comme elle était devenue très-clairvoyante, à la fin de chaque séance elle consultait toujours quelques personnes.

Sophie, réveillée, ne connaissait point de sœur qui s'appelât Marie; elle ignorait même qu'il y eût un hospice dans la rue de Sèvres, et elle rit beaucoup de l'originalité de cette ordonnance. Cependant, le lendemain matin, elle alla dans cette rue, et on lui indiqua l'hospice; dans lequel elle entra. Elle demanda à être saignée, et bientôt il se présenta une sœur. Sophie était bien curieuse de savoir son nom, et elle lui demanda ainsi : Ma sœur, voudriez-vous bien me faire le plaisir de me dire votre nom? — Je m'appelle sœur Marie (Sophie ne put s'empêcher de rire). — Qu'est-ce qui vous fait rire, ma fille? — Un peu embarrassée, elle lui répondit : C'est que j'avais entendu dire que la sœur Marie ne saignait pas. On s'est trompé, reprit la bonne sœur, car il n'y a que moi qui sache saigner dans cette maison. Alors elle lui tira trois palettes de sang.

Le bras de Sophie était alors parfaitement guéri; il lui restait seulement encore un peu plus de faiblesse que dans l'autre.

Le 16, elle se trouva bien, à la faiblesse près, que lui procurait la saignée de la veille. J'ai maintenant, dit-elle, la poitrine bien vide; il n'y a plus que ma boule de sang, mais elle se détachera dimanche prochain. Vendredi, je vous dirai comment il faudra que je sois magnétisée.

Le 18, elle déclara que sa boule se détacherait le dimanche 20, à sept heures du soir, et qu'il fallait la magnétiser à six heures précises. — Comment faudra-t-il vous magnétiser? — En ligne courbe et à grands courans; au reste, je vous montrerai, dimanche, la direction qu'il faudra suivre. — Y aurait-il du danger pour vous si on éprouvait quelque distraction pendant votre crise? — Beaucoup: elle pourrait me coûter la vie. — Comment donc? — C'est que si vous me magnétisiez trop près du cœur, ma boule, en se détachant, pourrait le toucher, et si cela arrivait, je mourrais subitement. — En dirigeant la main du côté droit, elle entrainerait la boule de ce côté, et il n'y aurait point à craindre que

dans sa chute elle heurtât le cœur? — Cela est vrai : mais le danger serait égal. — Pourquoi cela? — Parce que si vous forciez cette boule à tomber du côté droit, elle glisserait aisément sur le diaphragme, et elle m'étoufferait ; il faut absolument qu'elle tombe du côté gauche : et elle doit s'arrêter là (montrant le côté gauche, environ six pouces au-dessous du cœur). — Souffrirez-vous beaucoup? — Oui. — Aurez-vous des convulsions? — Oui ; mais elles ne seront pas extraordinairement fortes, pourvu que je ne mange point pendant toute la journée de dimanche. — Ne serez-vous pas trop faible pour soutenir votre crise? — Au contraire, je souffrirai beaucoup moins que si j'avais mangé. — Ne pourrez-vous pas prendre un bouillon gras dans la journée? — Oui, je peux en prendre un sans inconvénient. — Pourra-t-on admettre quelqu'un à cette crise? — Non, il faut qu'il n'y ait personne que les gens de la maison ; mais que M. Duchier ne me quitte pas un instant.

A son réveil, on ne la prévint pas que sa boule devait se détacher pendant sa prochaine crise, dans la crainte de lui causer de trop vives inquiétudes ; aussi fûmes-nous très-surpris de la voir, le dimanche, pressentir les dangers

qu'elle avait à courir ce jour là. Elle dit à plusieurs personnes, et particulièrement à ma jardinière, que jamais le magnétisme ne lui avait fait de peine : mais qu'elle redoutait beaucoup d'être magnétisée ce soir ; qu'elle mourrait peut-être. Elle écrivit une lettre d'adieu à l'une de ses tantes ; elle lui annonçait que sa maîtresse l'emmènerait en province au premier jour ; qu'elle souhaitait d'y trouver un air plus favorable à sa santé que celui de Paris ; qu'elle étouffait et qu'elle ne savait pas ce qu'il lui en arriverait. Sa maîtresse, en effet, se disposait, ainsi que mon épouse et moi, à partir pour la province, et depuis une huitaine de jours elle logeait avec nous, ainsi que Sophie qui devait nous suivre.

Ce ne fut que le 21 que nous sûmes positivement que Sophie était tombée naturellement en crise magnétique, dans la nuit du samedi au dimanche, et qu'elle était restée toute la journée dans cet état, quoiqu'elle eût les yeux ouverts.

Le 20, à six heures précises, ma parente la magnétisa, et en un instant elle fut en crise. Aussitôt sa respiration devint si précipitée, qu'elle semblait prête à étouffer. Elle saisit

une de mes mains avec précipitation et une expression de plaisir, et elle ne voulut plus la quitter. Je lui présentai un morceau de craie et je lui dis : Sophie, tracez vous-même la ligne que l'on doit suivre en vous magnétisant, afin que votre boule tombe précisément à l'endroit où il faut qu'elle tombe. Elle s'empara vivement de la craie, et elle traça, sans rien dire, mais avec fermeté et à deux reprises, une ligne courbe, au bout de laquelle elle forma une ligne transversale, pour marquer l'endroit où la boule s'arrêterait.

Son oppression augmenta au point que sa respiration devint un hurlement continu. Elle eut des convulsions, pendant lesquelles elle grinçait des dents, frappait des pieds contre la terre, et elle se soulevait de son fauteuil malgré nos efforts pour l'y maintenir. Après trois crises de cette nature, elle nous dit, avec beaucoup de peine, et d'une voix entrecoupée par ses gémissemens : Je n'en ai plus qu'une à avoir, mais elle sera encore plus forte : la boule est presque détachée. A peine eut-elle achevé ces mots, qu'elle eut cette quatrième crise dans laquelle elle souffrit des douleurs inouïes ; les convulsions se renouvelèrent avec plus de force que les pré-

cédentes , et par fois elle poussait des cris qui nous perçaient le cœur.

A six heures et demie, nous la voyons nous sourire, et elle articule d'une voix faible: Je suis sauvée ! Combien je vous ai d'obligations ! Donnez-moi une cuillerée d'eau de mélisse, avec un peu d'eau et de sucre : on la lui donna, et elle dit: Je vais me trouver mal. — Serez-vous long-temps dans cet état ? — Une demi-heure ; faites-moi prendre dans un quart-d'heure une semblable cuillerée d'eau de mélisse. — Pourrez-vous l'avalier ? — Oui. Aussitôt elle tombe dans un état de spasme complet. Plus de respiration apparente, plus de mouvement ; mais sa figure resta animée. Au bout d'un quart-d'heure, on lui met dans la bouche la cuillerée d'eau de mélisse qu'elle s'était ordonnée : elle passe, sans qu'elle témoigne la moindre sensation.

A sept heures précises, elle pousse un soupir, et peu à peu elle se ranime. Le premier usage qu'elle fit du recouvrement de ses sens, fut un second sourire qu'elle nous adressa, avec une expression de reconnaissance qui nous émut jusqu'aux larmes.

Quand elle put parler sans être trop fati-

guée, on fit appeler M^{me} Duchier et mademoiselle Delé..., que leur grande sensibilité avait éloigné pendant la crise, et, en leur présence, on la questionna ainsi : N'avez-vous plus de danger à courir ? — Non : la boule est tombée là, où il fallait qu'elle tombât. Je vous ai de bien grandes obligations. — Il paraît que cette boule est tombée à six heures et demie, et vous aviez dit qu'elle tomberait à sept heures. — C'est au puissant secours que j'ai reçu de l'assistance de M. Duchier, qu'est dû la chute de ma boule avant sept heures ; il m'a épargné une demi-heure de cruelles souffrances. — De quelle grosseur était la boule ? — Elle avait cinq pouces de largeur et quatre de longueur. — Où était-elle placée ? — Elle était là (montrant le côté gauche), à trois pouces du cœur. — A quoi tenait-elle ? — A la première côte, par dix-huit filamens qui correspondaient à ceux du cœur ; c'étaient ces filamens qui la soutenaient et la nourrissaient (1). — A-t-elle grossie depuis qu'on vous magnétise ? — Non : elle a cessé de grossir

(1) On peut voir, Numéro 9, une cure dans laquelle se trouve un fait semblable ; la terminaison de la maladie est la même à peu de chose près.

dès le premier jour que je l'ai été. — Si vous n'aviez pas été magnétisée, aurait-elle grossie davantage? — Quatre jours plus tard, elle aurait eu huit pouces de largeur et six de longueur; comme elle était placée à trois pouces du cœur, et que, par son mouvement, il s'en approchait encore plus, il l'aurait heurtée dans la nuit du 20 février, et je serais morte aussitôt. — Vous devez donc la vie au magnétisme? — Il n'y a point de doute: lui seul pouvait me guérir. — Par la médecine ordinaire, n'aurait-on pu trouver des moyens de dissoudre cette boule? — Impossible; je vous le répète, il n'y avait que le magnétisme capable de me sauver. — Maintenant que la boule est tombée, qu'avez-vous à faire? — Il faut que je sois saignée demain à neuf heures du matin au bras droit, par la sœur Marie. — Combien doit-elle vous tirer de sang? — Six palettes. — C'est beaucoup! — Ce n'est pas trop. — Pourriez-vous aller en voiture? — Non, je n'en supporterais pas les secousses. — Vous serez trop faible pour aller à pied! — Oui, je serai bien faible: je pourrai cependant y aller.

Nos dames s'offrirent pour l'y accompagner, mais elle prétendit qu'elles étaient trop

sensibles , que cela lui ferait impression , et que son sang ne sortirait pas. On lui offrit ma jardinière, qu'elle accepta, en nous prévenant de l'avertir qu'il ne fallait pas qu'elle restât dans la chambre où on la saignerait, mais qu'elle l'attendit dans une chambre voisine. Elle s'ordonna la continuation de son vin d'absinthe, qui devait empêcher le sang de se porter à la poitrine, et par là faciliter la guérison de toutes les parties meurtries ou déchirées par le déplacement de la boule.

Son régime, pour le lendemain, fut de prendre son vin d'absinthe une heure après sa saignée; et deux heures après le vin, une soupe très-légère pour toute nourriture. Elle ordonna ensuite de la magnétiser le lundi, le mardi, le mercredi et le jeudi suivant.

Réveillée, elle se sentit bien lasse, et elle se plaignit d'une douleur dans le côté gauche. Nous lui apprîmes alors tout ce qui venait de se passer. Nous lui fîmes porter la main à l'endroit où la boule était tombée; elle la sentit très-bien, ainsi que nous, au toucher; mais cela lui causait une grande douleur.

Ce fut en causant avec elle, après cette crise, que nous jugeâmes qu'elle avait été

pendant toute la journée en somnambulisme, les yeux ouverts : elle ne se rappelait de rien de tout ce qu'elle avait fait dans cette journée, et elle croyait encore être au samedi. Nous nous proposâmes alors de prendre, à cet égard, des renseignemens positifs le lendemain, après l'avoir endormie.

Le 21, à neuf heures du matin, Sophie, accompagnée de ma jardinière, se rendit chez la sœur Marie, qui se disposa aussitôt à la saigner. La jardinière, malgré la recommandation qu'on lui en avait faite, ne sortit point de la chambre, elle se tint seulement à l'écart, et il arriva justement ce que Sophie avait prédit. Pas une goutte de sang ne sortit de la piqûre faite au bras droit : il fallut recourir au bras gauche, duquel on tira, avec beaucoup de difficultés, quatre palettes, au lieu de six qu'il fallait.

Depuis la chute de la boule, elle ne pouvait rien avaler, sur-tout de liquide, sans éprouver une douleur pareille à celle que causerait du vinaigre jeté sur une plaie récente ; aussi ne put-elle point manger la soupe qu'elle devait prendre trois heures après sa saignée : elle fut souffrante jusqu'à

six heures du soir qu'on la mit en crise, Alors on lui proposa un bouillon gras, qu'elle prit. Elle souffrait tant en le prenant, qu'il lui fallut un grand effort de courage pour l'achever. A peine l'eut-elle avalé, qu'elle perdit connaissance pendant cinq minutes. Elle s'ordonna, pour le lendemain, son vin d'absinthe à neuf heures, un bouillon gras à dix, et un second bouillon le soir quand elle serait en crise. Elle s'ordonna, en outre, deux sortes de tisane, l'une faite avec une once de racine de guimauve et une cuillerée et demie de miel blanc bouillies dans une chopine d'eau, pour en prendre une tasse d'heure et demie en heure et demie; et l'autre avec un demi-paquet de chiendent, quatre feuilles d'orangers, une bonne pincée de fumeterre, autant de fleurs de tilleul, et un morceau de réglisse, pour en prendre chaque fois qu'elle serait altérée. Dans cette crise, elle eut de fréquens éternûmens. La nature, dit-elle, me procure ces secousses, pour rétablir les parties déchirées par le déplacement de la boule. Je serai en somnambulisme demain et mercredi; je composerai mes tisanes, et j'en prendrai quand il le faudra. — Votre crise actuelle continuera donc pendant tout ce

temps? — Non; elle cessera au moment où vous me réveillerez ce soir; mais j'y retomberai de moi-même, à une heure après minuit. Demain, à six heures, quand vous me magnétiserez, vous me fermerez les yeux jusqu'à huit, et quand vous me réveillerez, je me trouverai dans mon état naturel. Mercredi, il m'arrivera la même chose, et je ne serai également rendue à mon état naturel, qu'à huit heures du soir, au moment où vous me réveillerez. — Dormirez-vous cette nuit? — Je ne m'endormirai qu'à minuit et demi. A une heure, je me réveillerai, et je serai en somnambulisme. — Étiez-vous dimanche dans cet état? — Oui: j'y étais tombée de moi-même à deux heures après-minuit. — C'est donc la raison pour laquelle vous étiez si effrayée de votre état? — Oui; car alors j'en voyais tout le danger. — Pourquoi avez-vous ces crises extraordinaires? — Elles sont nécessaires pour ma guérison; dans mon état naturel, je ne pourrais pas soutenir mon mal: cet état me donne la force de le supporter. — Souffrirez-vous ainsi pendant long-temps? — Beaucoup pendant quatre jours: mercredi sera le plus mauvais des quatre. Jeudi, je serai dans mon état naturel, et mes souffrances diminueront;

j'irai ensuite de mieux en mieux. Il faudra que je sois saignée mardi matin, à neuf heures. A son réveil, elle se trouva dans son état naturel, mais bien faible et bien souffrante.

Je m'étais proposé d'épier le moment où elle passerait du sommeil naturel à l'état de somnambulisme les yeux ouverts; en conséquence, j'allai le 22, à minuit et trois-quarts, auprès de son lit. Je la trouvai les yeux fermés, et dormant tranquillement. Je me retirai sans bruit, et je revins auprès d'elle à une heure et deux minutes. Aussitôt elle se tourna de mon côté les yeux fermés, et elle me dit, en riant, vous venez voir si je suis en crise; eh bien! je viens d'y tomber. — Comment avez vous passé la nuit? — Assez mal: je n'ai dormi qu'une demi-heure. — Est-ce que vos yeux ne s'ouvrent pas aussitôt que vous tombez en crise? — Non: j'ai coutume d'être magnétisée pendant deux heures, et j'ai les yeux fermés pendant ce temps; dans ces crises extraordinaires, j'éprouve les mêmes effets que si j'étais magnétisée. Je m'endors d'un sommeil naturel à minuit et demi; à une heure, je passe de ce sommeil naturel dans l'état magnétique, sans ouvrir les yeux; ce n'est qu'à deux heures et demie que je les ouvre,

parce qu'alors ils ont resté fermés pendant deux heures, comme quand je suis magnétisée. — Quand vous avez les yeux ouverts, votre état est-il parfaitement le même que quand vous les avez fermés? — Oui : c'est la même chose ; néanmoins je suis plus clairvoyante quand je les ai fermés.

Elle resta toute la journée en crise les yeux ouverts, jusqu'à six heures du soir qu'on les lui ferma. En la magnétisant, elle dit que la nuit prochaine se passerait comme la précédente, et qu'il fallait lui faire observer le même régime.

Le lendemain 23, elle fut en crise comme la veille ; elle écrivit sur sa maladie, pour se convaincre, dans son état naturel, qu'elle était guérie. Je ne le croirai, dit-elle, que quand je verrai mon écrit.

Elle confirma, dans cet écrit, ce qu'elle avait dit dans une crise précédente sur la nature, la situation et les dimensions de sa boule, qu'elle serait morte dans la nuit du 20 février, et que le magnétisme lui avait sauvé la vie.

A six heures du soir, on lui ferma les yeux, et on lui demanda s'il fallait qu'elle fût saignée le lendemain comme elle l'avait dit. Elle répondit qu'il fallait qu'elle le fût à huit heures

du matin. — Comme on éprouve souvent des difficultés pour vous saigner, les sangsues ne pourraient-elles pas vous faire le même bien ? — (Après avoir réfléchi.) Oui : je mettrai les sangsues demain matin, à huit heures. — Combien faut-il qu'elles vous tirent de sang ? — Quatre palettes au moins. — Combien prendrez-vous de sangsues pour cela ? — Quatorze ou quinze aux deux pieds, et quand elles seront tombées, je mettrai mes pieds dans l'eau pour les laisser saigner pendant une demi-heure. — Quel régime devez-vous observer demain ? — Quand j'aurai les pieds dans l'eau, vous me donnerez mon viu d'absinthe : à dix heures, une soupe légère ; à deux heures, quelque autre chose pour attendre le dîner ; il faudra me forcer, car je ne le voudrai pas, et il faut cependant que je mange aux heures que je viens d'indiquer. Demain, je serai bien faible, mais je serai beaucoup moins souffrante.

A sept heures, on lui fit prendre un bouillon ; elle éprouvait toujours de vives douleurs chaque fois qu'elle buvait. A huit heures, on la réveilla, et elle se trouva dans son état naturel pour ne plus en sortir que lorsqu'on la magnétiserait.

Cette journée ne laissa encore aucune trace dans sa mémoire ; elle ne se rappela pas même ce qu'elle avait vu et entendu le mardi et le mercredi soir pendant le peu de temps qu'elle avait resté dans son état naturel ; elle croyait encore être au lundi. La nuit suivante devait être passée dans une insomnie complète.

Le lendemain 24, on lui appliqua quinze sangsues, et quand elles furent tombées, on lui fit mettre les pieds dans l'eau pendant une demi-heure. Il perdit beaucoup de sang, et fut si faible qu'elle fut contrainte de rester toute la journée à la même place où on les lui avait appliquées ; car, ayant voulu la conduire dans une chambre voisine, elle se trouva mal, et il fallut la laisser.

Mise en crise à six heures, elle dit que les sangsues lui avaient fait plus de bien qu'elle ne l'espérait, parce qu'elles lui avaient fait perdre sept palettes de sang, et que ce n'était pas trop. — Voyez-vous votre boule dans votre côté ? — Sans doute, je la vois. — De quelle couleur est-elle ? — Elle a beaucoup pâlie ; chaque jour elle pâlit davantage. Elle est couleur de feuilles mortes. — A-t-elle conservé sa forme ? — Non : elle est plate et bien

molle. Lorsqu'on me magnétise, elle saute comme si elle était de vif argent, et cela me fait mal. Il ne faut point encore me magnétiser à cet endroit : je vous avertirai quand il en sera temps. — Que deviendra-t-elle enfin? — Elle passera peu à peu dans les sécrétions. — Qu'arriverait-il si vous n'étiez plus magnétisée? — La boule resterait dans mon côté sans diminuer, et elle m'incommoderait infiniment quand je marcherais.

Elle prescrivit le régime qu'elle devait suivre le vendredi et le samedi, attendu qu'elle demanda à être magnétisée que tous les deux jours, comme avant sa crise du 20.

Elle n'avait point été du ventre depuis le dimanche, et on le lui observa. Il fallait que ce fût ainsi, répondit-elle : j'éprouverai encore beaucoup de difficultés à y aller, pendant quatre jours. Il faudra que je prenne, soir et matin, un bain de vapeurs; on mettra pour cela, une forte poignée de cerfeuil dans de l'eau bouillante, et quand l'eau sera refroidie suffisamment pour que je puisse en supporter la vapeur, je me placerai sur le pot. Je me trouverai mal chaque fois, vendredi et samedi : dimanche et lundi, une fois seulement le matin;

au moment où je perdrai connaissance, il faut me faire prendre deux cuillerées d'eau de mélisse avec un peu d'eau et de sucre. Avec ces secours, j'irai du ventre chaque fois. En effet, elle eut ainsi toutes les évacuations qu'elle avait prédites.

Le 26, elle annonça que sa boule serait entièrement dissoute dans huit ou neuf jours. Mais depuis l'application des sangsues, la jambe droite était très-enflée, et elle ne pouvait presque pas s'appuyer dessus. Elle dit que cela venait de ce qu'on la lui avait fait tenir trop long-temps élevée en lui mettant les sangsues, qu'il y avait beaucoup de sang extravasé et qu'elle serait long-temps encore sans pouvoir presque en faire usage.

Il est à remarquer que, depuis sa crise du 20, elle n'a plus été isolée pour moi, quoique je ne la magnétisasse pas. Ma parente, étonnée de cet effet, fit usage de toute la force de sa volonté pour qu'elle ne m'entendît pas, mais ce fut sans succès. Pourquoi, lui dit-elle, entendez-vous M. Duchier? — Le secours qu'il m'a porté dans ma crise du 20 fait que je serai toujours en rapport avec lui. — Pourrait-il vous endormir? — Oui, comme

vous. — Vous ferait-il le même bien? — Absolument le même.

Nos dispositions de voyage pour la province étaient faites, mais ma femme était bien malade d'un gros rhume, et Sophie elle-même paraissait trop faible pour une telle entreprise. D'un autre côté, nous étions inquiets sur la suite des évènements qui se préparaient, et il pouvait ne pas y avoir de sûreté à voyager. Dans cette crise, elle nous dit, sans qu'on la questionnât sur cet objet : Partons mardi, et que ce soit le matin, car plus tard, nous ne le pourrions pas. Les alliés vont entrer dans Paris, mais ils n'y feront pas de mal. Il ne faut pas prendre la route de Fontainebleau, mais celle d'Orléans : sur celle-là, nous pouvons voyager avec sécurité, je la vois : nous ne trouverons aucun obstacle. On lui fit observer que mademoiselle Duchier était trop malade; et qu'elle-même était trop faible pour qu'on entreprît ce voyage; mais elle leva toutes ces difficultés en assurant qu'il leur ferait du bien à l'une et à l'autre; qu'à la vérité elle se trouverait mal quatre fois le premier jour, mais que ça n'aurait point d'autre suite, en lui faisant prendre de l'eau de mélisse; qu'il fallait que, tous les soirs, aussitôt qu'elle serait des-

endue de voiture, elle mit le pied dans l'eau chaude pour faire déseuffer sa jambe. On lui dit de chercher un moyen d'empêcher qu'elle ne se trouvât mal, et elle répondit qu'il fallait pour cela la mettre en crise, les yeux ouverts, jusqu'au mercredi soir; qu'alors on lui fermerait les yeux pour la magnétiser, et qu'en la réveillant, elle serait dans son état naturel. Gardez vous bien, ajouta-t-elle, de m'en prévenir, car je ne le voudrais pas.

J'avais pris une voiture particulière, afin de voyager à petites journées, pour moins fatiguer nos malades. Au moment d'y monter, il ne fallut que toucher Sophie pour la mettre en crise. C'était le mardi 29 mars, à six heures du matin, que nous nous mîmes ainsi en route, Sophie, mademoiselle Delé.... sa maîtresse, ma parente, ma femme et moi.

Non seulement Sophie ne se trouva pas mal de la journée, elle fut au contraire très-gaie; elle rit, elle chanta, et elle remarqua, avec satisfaction, les sites les plus agréables.

À la dinée, elle ne mangea qu'une soupe; elle voulut ensuite monter dans le cabriolet avec le cocher, afin que nous fussions plus à l'aise dans la voiture. Elle resta à côté de lui jusqu'à notre arrivée à Etampes. Ils firent en-

semble la conversation, sans qu'il se doutât qu'il s'entretenait avec une somnambule. Elle lui parla de ses chevaux, en lui désignant celui qui était le meilleur. Il est plus petit que l'autre, lui dit-elle, mais il est plus fort : c'est dommage qu'il soit borgne. (Elle ne le voyait que par derrière.)

Arrivée à Etampes, elle mit son pied dans l'eau, soupa peu, et alla au lit ; mais elle ne dormit point ou très-peu. Le lendemain, elle fut aussi gaie que la veille. Elle prescrivait à ma femme tout ce qu'elle devait faire, car elle était son seul médecin, et elle s'en est fort bien trouvée.

A six heures du soir, on lui ferma les yeux, et à huit heures je la réveillai. Nous étions près d'Orléans. Qu'on s'imagine son étonnement, lorsqu'elle se vit dans une voiture, en pleine campagne, à trente lieues de Paris, n'ayant aucune idée d'avoir quitté cette ville, et se croyant seulement sur le point d'en sortir ! Ce ne fut qu'au moment où nous présentâmes nos passeports, qu'elle fut convaincue de la vérité. Elle regretta beaucoup d'avoir voyagé de cette manière, mais nous la consolâmes, en l'assurant qu'on ne la mettrait plus dans cet état pendant le reste de la route.

En effet, elle nous avait dit qu'elle n'aurait plus besoin d'être en crise, les yeux ouverts, qu'elle serait assez forte, dans son état naturel, pour soutenir la fatigue du voyage.

Le 3 avril, elle demanda à ne plus être magnétisée que pendant une heure, et elle nous dit que sa boule, qui était très-petite, serait entièrement dissoute le 6.

Le 4, nous arrivâmes à Montluçon, département de l'Allier, où nous devons demeurer tout le temps nécessaire pour sa parfaite guérison. Le 7, elle nous confirma que sa boule était entièrement dissoute de la veille, et elle nous dit qu'elle serait guérie dans huit jours. Elle s'ordonna deux grains d'émétique pour le lendemain, qui devaient lui procurer quatre évacuations par le haut et une par le bas. Comme elle pressentit qu'elle serait très-fatiguée, elle demanda à le prendre étant en crise. Vous le ferez, dit-elle, dissoudre dans un verre de ma tisane de feuilles d'orangers et de tilleul ; vous le partagerez en deux doses égales que je prendrai à vingt-deux minutes d'intervalle. Comme je serai en crise, je vous indiquerai demain, quand il faudra que je boive de l'eau chaude. Je prendrai l'émétique à six heures. Quand il aura produit son effet, je me trouverai mal une fois. Je

(82)

me leverai à midi, et je mangerai aussitôt une soupe; à une heure, je prendrai quelque autre chose, et ensuite, il faudra que je mange encore de deux heures en deux heures, et que je me promène le soir dans la campagne.

Le 8, à six heures du matin, on la mit en crise les yeux ouverts, et on lui fit prendre son émétique comme elle l'avait ordonné. Une demi-heure après avoir pris la dernière dose, elle dit qu'il fallait qu'elle bût trois fois de l'eau chaude pour vomir une fois, et aussitôt elle se mit à chanter : *A boire! à boire! à boire!* A quatre minutes d'intervalle, elle répéta deux fois cette chanson, et elle vomit ensuite : elle recommença trois fois encore la même scène, qui fut toujours suivie d'un vomissement. Peu de temps après, elle alla du ventre, et alors elle ne voulut plus boire, disant qu'il ne fallait pas qu'elle eût d'autres évacuations.

Il faut que je rapporte ici un événement qui prouve combien il est dangereux, pour un magnétiseur, de se laisser influencer sur les effets du magnétisme, par des personnes qui n'en ont aucune connaissance, lorsqu'il a affaire à un somnambule dont la clairvoyance lui est parfaitement connue.

Nous avons dit la veille, au docteur C..., que Sophie s'était ordonnée deux grains d'émétique pour le lendemain, et nous lui avions détaillé de quelle manière elle devait les prendre, et le régime qu'elle s'était prescrit. Il nous représenta que l'état de faiblesse dans lequel elle était, ne permettait pas de les lui donner dans une aussi petite quantité de boisson, et que si nous étions assez fous pour le faire, certainement nous la tuerions.

On a vu que ces réflexions ne nous avaient point empêché de les lui donner le lendemain. A dix heures du matin, ils avaient produit tous les effets qu'elle avait annoncés. Alors, elle éprouva un grand assoupissement, et elle nous recommanda de ne pas la laisser dormir. Malgré notre attention à la tenir éveillée, elle s'assoupissait à chaque instant. Dans cet état, elle avait des nausées, et il se manifestait même quelques petits mouvemens convulsifs. Nous étions obligé de la lutiner sans cesse, pour la tenir éveillée. Tout à coup, elle se retourne, ses yeux se ferment, et elle ne paraît plus respirer. C'est en vain qu'on l'appelle, elle n'entend plus. Ma parente oublie alors la prévision de sa sonnambule, pour ne s'occuper que des idées sinistres que le docteur lui avait suggérées la veille : elle la croit

morte. Pleine d'effroi, et dans une agitation facile à concevoir, elle lui passe, avec précipitation, une main tremblante sur la poitrine. La pauvre Sophie, victime de ce désordre, tombe dans des convulsions affreuses; elle se roule toute entière dans ses couvertures, de manière à faire craindre qu'elle n'y étouffe. Nous parvenons cependant à l'en dégager, et aussitôt elle repousse avec violence ma parente, que je fais sortir de l'appartement, et je m'empare de la malade. Je la calmai assez promptement, mais l'ébranlement des nerfs était tel, qu'elle eut encore, et presque de suite, deux crises convulsives très-fortes.

Revenue de cet état, elle me dit que si mademoiselle Deb.... ne s'était pas effrayée, elle n'aurait point eu d'attaques de nerfs; qu'elle s'était trouvée mal comme elle l'avait annoncé la veille, et qu'il ne devait rien en résulter de fâcheux pour elle. Sans vous, ajouta-t-elle, je serais restée toute la journée dans cet affreux état. Demain, à neuf heures, et peut-être plutôt, je serai encore bien malade : ne manquez pas de vous rendre auprès de moi.

A midi, elle se leva, et elle mangea une soupe; à une heure, elle mangea encore. A une heure et demie, nous la menâmes promener dans la campagne jusqu'à quatre : elle

avait pris quelques petites provisions pour manger à trois heures. A cinq et à sept, elle mangea encore, et elle n'éprouva d'autre incommodité, pendant le reste de la journée, que d'être toujours assoupie, même en marchant. Elle dit que, malgré cet assoupissement pendant le jour, elle ne dormirait point du tout la nuit. Elle voulut qu'on la laissât en somnambulisme.

Le lendemain 9, entre huit et neuf heures du matin, comme je me disposais à aller auprès d'elle, on vint m'avertir de me hâter. Je la trouvai dans une grande agitation, et tenant les propos les plus extravagans. Elle ne me connut point. Je l'eus bientôt calmée, et alors elle ouvrit les yeux, me sourit, mais sans pouvoir parler. Ses yeux se fermaient à chaque instant, quelques soins que nous missions à la tenir éveillée. Je lui soulevais de temps en temps les paupières, mais bientôt ce moyen devint aussi impuissant que les autres. Ses paupières restèrent élevées, et elle se trouva dans un état d'immobilité complète. Au bout de cinq à six minutes elle commença à s'agiter, et je parvins enfin à la faire parler. Elle demanda à être sortie de crise et on la réveilla. Pendant la journée elle fut assez bien, si ce n'est qu'elle s'assoupissait toujours et

et qu'il ne fallait cesser de la tourmenter.

Remise en crise à six heures du soir, elle nous dit qu'elle aurait le lendemain des convulsions plus fortes encore. — Sont-elles nécessaires au retour de votre santé? — Au contraire, elles m'affaibliront beaucoup. — En ce cas, il faut les empêcher; vous le pouvez. — Cela est impossible. — Comment impossible! c'est que vous ne voulez pas prendre la peine d'en chercher le moyen; nous voulons absolument que vous en trouviez un. — (Après avoir réfléchi quelque temps.) Faites-moi prendre, demain matin à huit heures et demie, six gouttes d'éther sur un morceau de sucre; à neuf heures et à neuf heures et demie vous m'en donnerez pareillement, et je n'aurai point de convulsions. — Serez-vous assoupie demain comme vous l'avez été aujourd'hui? — Oui; mais il faut m'empêcher de dormir.

Elle n'eut plus de convulsions, mais l'assoupissement fut le même pendant les quatre jours suivans: il diminuait lorsque le soir approchait, et elle ne dormait pas du tout les nuits. Elle nous dit que le jeudi, à midi, l'assoupissement cesserait, et qu'elle serait guérie; mais qu'elle serait bien malade jusqu'à cette heure. En effet, elle éprouva de vives douleurs dans tout le corps, et particulièrement dans

Pestomac et entre les deux épaules : aussitôt qu'elles cessaient un peu, elle s'endormait. A midi moins un quart, il lui survint une grande oppression, et ses souffrances augmentèrent : elle se pencha sur mon épaule, et perdit connaissance. Je la laissai tranquille dans cette attitude, attendant avec impatience l'heure de midi pour voir comment cela se terminerait.

L'heure sonne; aussitôt elle se relève de dessus mon épaule, et elle ouvre les yeux, mais ses yeux ne sont plus les mêmes; au lieu du voile qui semblait les couvrir, depuis huit jours, ils sont animés et pleins d'expression : elle se lève, et ne chancelle plus; l'envie de dormir a disparu. Elle sent qu'elle se porte bien, quoiqu'elle soit faible encore; elle rit, elle chante de plaisir de se voir en cet état. Elle est guérie.

Le lendemain 15, je la magnétisai, ne sachant pas si elle serait encore susceptible d'entrer en crise : elle y entra comme de coutume. Je lui demandai si elle était guérie. — Oui : depuis hier midi. — Vous n'aurez donc plus besoin d'être magnétisée? — J'en aurai besoin pendant quinze jours, parce que mes nerfs sont très - affaiblis : il faudra me magnétiser, pendant ce temps, pour les fortifier. — Dor-

mirerez-vous ? — Oui : je serai même toujours somnambule à votre volonté, et à celle de mademoiselle Deb..... — Cela m'étonne ; car il est ordinaire que les somnambules cessent de l'être quand ils sont guéris. — Je conserverai cette faculté, à cause de l'irritabilité de mes nerfs. — Serez-vous toujours aussi clairvoyante ? je la serai moins : cependant, je la serai encore assez pour connaître et traiter les maladies des personnes que j'ai consultées.

Le 21, on lui présenta un enfant d'une douzaine d'années ; après l'avoir touché elle dit : il est somnambule naturel (cela était vrai.) — Que faut-il faire pour le guérir ? — Rien : cela passera quand il sera plus âgé. — Ne serait-il pas plus susceptible qu'un autre de devenir somnambule magnétique ? — Non : quand vous le magnétiseriez il ne s'endormirait pas. — Si je le voyais lorsqu'il est en somnambulisme, ne pourrais-je pas m'emparer de lui et le soumettre à ma volonté ? — Vous auriez bien de la peine, parce que, dans cet état, il connaîtrait votre puissance et il vous fuirait de toutes ses forces pour s'y soustraire. — Quelle différence y a-t-il entre un somnambule naturel et un somnambule magnétique ? — Leur état est le même : la seule différence qu'il y a, c'est qu'un somnambule magnétique

a, dans son magnétiseur, un soutien, un guide qui le dirige, tandis que l'autre est abandonné à lui-même ; voilà pourquoi il agit souvent comme un fou. Le somnambule magnétique serait de même si, après l'avoir mis en crise, son magnétiseur ne s'occupait plus de lui ou l'abandonnait.

Depuis huit jours ma parente, livrée au chagrin que lui causait la perte qu'elle venait de faire, d'une sœur qu'elle aimait beaucoup, n'avait point touché Sophie. Le 23, voyant que je n'étais pas de retour d'une campagne où j'étais allé, elle la magnétisa à l'heure accoutumée. A mon arrivée je trouve Sophie éveillée, mais dans un état de faiblesse tel, qu'elle ne pouvait nullement se soutenir sur ses jambes. Je cours vers ma parente pour savoir d'où peut venir cet effet. Voilà, me dit-elle, ce qui s'est passé. après l'avoir laissé dormir assez long-temps, sans la questionner, je lui ai demandé, comment vous trouvez-vous ? — Pas bien : vous n'êtes pas assez forte maintenant, pour me magnétiser ; vous m'affaiblissez au lieu de me fortifier. — Comment cela se peut-il ? Ne m'avez-vous pas dit, plusieurs fois, que vous éprouviez le même bien, quoique ce fût M. Duchier ou moi qui vous magnétisât ? —

Oui; parce que vous étiez alors assez forté, eu égard à ma faiblesse; mais depuis que M. Duchier me magnétise régulièrement, j'ai acquis une force supérieure à la vôtre, et voilà pourquoi vous ne pouvez plus que m'affaiblir. — Puisqu'il est plus fort que moi, vous deviez éprouver une différence quand il vous magnétisait; et, cependant, vous disiez que c'était la même chose. — Je craignais de vous faire de la peine, en vous disant le contraire. J'ai gardé mon secret, tant que les effets que j'ai éprouvés n'ont été que du bien au mieux, mais à présent qu'ils sont du mieux au mal, je ne puis plus me taire. — Je ne pourrai donc plus vous magnétiser? — Non : et pour l'avoir fait aujourd'hui, je serai si faible, que je ne pourrai marcher de deux jours; mais M. Duchier rétablira mes forces.

Le lendemain, outre sa faiblesse, elle avait des vents dans l'estomac qui la faisaient beaucoup souffrir : je l'endormis, quoiqu'elle ne dût pas l'être ce jour. Elle me confirma tout ce que m'avait dit mademoiselle Deb....., et elle ajouta : Je m'étais ordonné hier un remède pour chasser les vents : on ne me l'a point dit étant éveillée; maintenant, ils sont amassés en grand nombre dans ma poitrine : cela me suffoque, et je suis souvent prête à en per-

dre la respiration. — N'y a-t-il pas quelque moyen de vous soulager? — Non; il n'y en a pas pour le moment. Dans ma prochaine crise je verrai.

Dans cette crise, le 27 avril, elle ne vit que la fièvre qui pût la débarrasser de ses vents; mais elle ne devait pas l'avoir. Il faut, me dit-elle, que vous me la donniez. — Moi! — Sans doute : vous le pouvez; il faut absolument que vous me la donniez, et même très-forte. Vous allez, dès ce moment, me magnétiser, avec l'intention qu'elle me prenne ce soir, à neuf heures, et que je la garde jusqu'à demain six heures du soir : vous ne changerez pas d'intention pendant le reste de cette séance. Ma guérison en sera retardée d'un jour, puisque vous ne me fortifierez point aujourd'hui : ainsi, vous me magnétiserez un jour de plus.—De cette manière, quand serez-vous débarrassée de vos vents? — Demain soir. — N'y a-t-il rien autre chose à faire? — A huit heures, quand vous m'aurez réveillée, vous me forcerez à manger une omelette de trois œufs. Je ne voudrai pas ; mais il faudra m'y contraindre. — Comment faudra-t-il vous traiter demain, pendant votre fièvre? — Vous me ferez prendre trois tasses d'une infusion d'anis : la première, à sept heures du matin ;

la seconde , à huit : à neuf , vous me donneres deux cuillerées d'eau de mélisse avec un peu d'eau et de sucre , et à dix heures , ma troisième tasse d'anis. Je me leverai à huit heures et demi. A midi , je mangerai du pain et un peu de viande , sans boire ; à cinq heures , deux petites couronnes , sans boire. Je serai très-altérée , mais empêchez que je ne boive pendant la journée , dès que j'aurai pris ma dernière tasse d'anis.

Après ces instructions , je la magnétisai pour lui donner une fièvre violente comme elle le désirait. A huit heures , je la réveillai , et j'eus beaucoup de peine , alors , à lui faire manger son omelette. A neuf heures précises , elle éprouva des frissons pendant un quart-d'heure , qui furent suivis d'une fièvre très-forte. Elle m'accusa d'en être la cause , pour l'avoir forcée à manger une omelette malgré la répugnance qu'elle en avait.

Elle passa la nuit dans une grande agitation , et le matin elle était dans un tel délire qu'elle ne connaissait personne , excepté sa maîtresse. Cependant , on parvint à lui faire prendre tout ce qu'elle s'était ordonné. Comme je ne me portais pas bien , je ne pus la voir qu'à onze heures : ma présence seule la calma assez pour faire cesser son délire , mais la fièvre ne s'en

soutint pas moins avec force jusqu'au soir.

Elle m'avait prescrit de lui démagnétiser seulement la tête avant de la réveiller, sans agir sur le reste du corps, et de commencer, avant de la mettre en crise le lendemain, par lui démagnétiser le corps. Elle fut surprise de ce dernier procédé qui ne m'était pas ordinaire; elle ignorait quel en était le motif; elle m'avait même défendu de lui apprendre, car elle m'avait avoué que, dans son état naturel, elle ne serait pas assez raisonnable pour ne pas en être mécontente.

Le 28, étant en crise, elle me dit qu'il fallait la magnétiser pendant un bon quart-d'heure avec l'intention de lui ôter la fièvre, et quelle ne l'aurait plus. En effet, le quart-d'heure expiré elle ne l'avait plus, et ses vents étaient dissipés. Maintenant il faut me magnétiser jusqu'à sept heures seulement pour rétablir mes forces; demain et après-demain vous en ferez autant, et je serai ensuite parfaitement rétablie. Je vous dirai, dans ma dernière crise, quelques précautions que j'aurai à prendre. A son réveil, elle se trouva très-bien, ainsi que le lendemain.

Le 30 avril, elle assura qu'elle était parfaitement guérie, mais qu'il fallait qu'elle se fit tirer deux palettes et demie de sang le 5

(94)

mai, à neuf heures du matin, à l'un ou à l'autre bras, que c'était indifférent, et que, deux mois après cette époque, le quatre juillet suivant, il fallait encore qu'on lui en tirât la même quantité.

Depuis long-temps elle avait passé les nuits sans dormir, et elle avait senti qu'elle ne dormirait bien que lorsqu'elle serait guérie; aussi demanda-t-elle qu'on la fit coucher à neuf heures, parce qu'elle devait dormir depuis ce moment jusqu'au lendemain neuf heures du matin. Elle dit qu'elle n'avait pas besoin d'observer aucun régime. Elle s'était interdit le vin pendant presque tout le temps de son traitement; elle en reprit l'usage.

Sophie s'est couchée à neuf heures, et elle n'a pas été au lit qu'elle s'est endormie aussitôt. Ce sommeil a duré sans interruption jusqu'au lendemain neuf heures du matin; ainsi la dernière de ces prévisions a été aussi exacte que toutes les autres. Elle se porte très-bien; son bras et sa jambe dont elle a souffert pendant long-temps ont repris la même force qu'ils avaient auparavant.

P. S. Quelques jours après ce traitement, Sophie et sa maîtresse sont parties pour Moulins, où elles ont passé l'été. Dans le courant

de l'automne, j'ai été instruit, par une lettre de M^{lle} Delé..., que l'eau de ce pays, qui est pesante et froide, avait dérangé la santé de Sophie; qu'elle s'était elle-même et assez souvent mise en crise magnétique, et que, dans cet état, elle s'était ordonnée des remèdes; qu'enfin elle avait dit que l'eau et l'air de Moulins lui étaient absolument contraires, et qu'il fallait qu'elle retournât à Paris; qu'en effet elle y était retournée, et que, depuis, elle n'en avait su aucunes nouvelles.

Revenu à Paris en novembre 1814, j'ai retrouvé Sophie en assez mauvais état, et entre les mains d'un autre magnétiseur. Avant de prendre ce parti, elle s'était placée dans un hospice, où sa santé n'avait fait qu'empirer. Je l'ai endormie, et alors elle m'a confirmé ce que m'avait écrit sa maîtresse sur les mauvais effets qu'avaient produit chez elle l'eau et l'air de Moulins; elle a ajouté qu'elle s'était abîmé les nerfs en se mettant elle-même en crise : elle m'a prié de la reprendre à une époque qu'elle m'a fixée, pour qu'elle guérît parfaitement de cette seconde maladie; je l'ai reprise en effet, et je l'ai magnétisée jusqu'au mois d'août 1815; depuis ce temps elle est grasse, fraîche, et elle jouit d'une parfaite santé.

Dans ce second traitement, sa lucidité n'a

point été aussi grande que dans le premier ; elle en a donné pour raison, d'abord , le mauvais état de ses nerfs occasionné par les crises qu'elle s'est elle-même procurées , et ensuite d'avoir été entre les mains d'un autre magnétiseur.

DUCHIER.